

Oui, un devoir ...

Al-Jumhuriya, 12 octobre 1954.

À Son Éminence le Grand Cheikh de la mosquée d'al-Azhar, mes remerciements les plus sincères et les plus chaleureux pour son précieux article, que j'ai lu aujourd'hui dans Al-Jumhuriya, sur le transfert des sens du Coran glorieux dans les langues étrangères. Et à Son Éminence, de même, mes remerciements les plus sincères et les plus chaleureux pour l'éloge qu'il a bien voulu m'adresser, et pour la prière qu'il a formée à mon intention... Et je voudrais que l'éminent maître soit assuré que je tiens le plus grand souci à me montrer, dans la mesure de mes forces, prêt à l'aider dans ce qu'il tente de faire pour exposer aux hommes, en Orient comme en Occident, les vérités de l'islam... Mais j'en reviens, après cela, au sujet dont j'ai écrit il y a quelque temps, et que l'éminent maître m'a poussé à reprendre aujourd'hui : la traduction des sens du Coran dans les langues étrangères.

Il semble que Son Éminence le Grand Cheikh s'accorde avec moi pour dire que cette traduction est un devoir dont l'accomplissement ne saurait être négligé, et s'accorde avec moi également pour dire qu'al-Azhar a réfléchi à cette traduction, y a longuement réfléchi, en a parlé et en a beaucoup parlé depuis vingt ans, mais n'a rien fait pour autant, n'a même pas entamé cette traduction, et n'en a achevé ni peu ni beaucoup.

Et je pensais qu'al-Azhar, en cette ère nouvelle, reprendrait une réflexion sérieuse et féconde sur ce devoir grave, et en entreprendrait l'accomplissement sans report ni retard, se contentant du temps déjà perdu en réflexions et en discours pendant ces longues années...

Et je ne sais si je me suis trompé en comprenant ce qu'Al-Ahram a publié il y a quelques semaines au nom du Grand Cheikh, sous ce titre que le Grand Cheikh n'a pas démenti, et qu'aucun Azharite n'a démenti non plus, à savoir l'ajournement de la traduction des sens du Coran dans les langues étrangères : « Un nouveau projet du cheikhat d'al-Azhar pour faire connaître les préceptes et les principes de l'islam. »

Les hommes de religion sont responsables devant la « conscience » humaine de la bonne marche du monde, et ce seul titre dépeint avec précision les propos du Grand Cheikh, de même qu'il dépeint l'article qu'Al-Jumhuriya a publié ce matin pour lui ; car Son Éminence déclare

très clairement que le but qu'il vise en traduisant les sens du Coran dans les langues étrangères n'est autre que de faire connaître les vérités de l'islam aux hommes d'Orient et d'Occident, d'une manière vraie et sincère, sans équivoque, sans obscurité et sans détour...

Et le Grand Cheikh estime qu'il convient de hâter la réalisation de ce but en composant des livres et des traités qui exposent les vérités de l'islam et ses fondements, et en traduisant ces livres et ces traités dans les diverses langues étrangères, sans parler d'entreprendre dès aujourd'hui, demain ou après-demain, la traduction des sens du Coran lui-même ; et je redoute qu'on ne se contente de composer ces livres, de les traduire et de les diffuser, et qu'on ne se croie ainsi quitte du sujet que je ne cesse de réclamer avec la plus grande insistance, à savoir la traduction des sens du Coran lui-même, une traduction exacte et sincère à laquelle les gens puissent faire confiance et se fier, et qu'ils sachent être celle qui reflète véritablement la compréhension qu'ont les autorités mêmes de l'islam du Coran glorieux.

Car il y a une différence nette et des plus manifestes entre un livre présenté aux hommes comme une traduction des sens du Coran qu'ont approuvée et unanimement entérinée les hommes de religion, n'y voyant aucune déviation ni aucun écart par rapport à ce qu'il convient de comprendre des textes du sage Rappel, et un livre présenté aux hommes comme l'exposé de telle ou telle vérité de l'islam, composé par tel ou tel professeur d'al-Azhar al-Charif ou par d'autres.

Et combien nombreux sont les livres que les orientalistes ont composés sur l'islam — certains d'entre eux justes, parce qu'ils procèdent d'un amour sincère du savoir, d'une sincérité dans sa présentation aux hommes, d'une mise à l'écart de la partialité et du parti pris, et d'une bonne connaissance du patrimoine islamique ; et d'autres s'écartant du droit chemin, soit que leur auteur se soit laissé emporter par la partialité, soit qu'il n'ait pas su comprendre tel ou tel texte parmi les divers textes islamiques.

Et les lecteurs de l'arabe connaissent certains de ces livres, parce qu'ils ont été traduits dans leur langue à diverses époques et par des plumes diverses également ; et ceux qui maîtrisent bien les langues étrangères lisent beaucoup de ces livres dans les langues mêmes où ils ont été composés ou dans lesquelles ils ont été traduits, et ils en viennent ainsi à connaître et à contester, à être satisfaits et à s'indigner.

Et je ne vois aucun mal — comme je l'ai dit dans mon précédent article — à ce que des Azharites prennent part à la composition de certains de ces livres et de ces traités ; j'y vois même tout le bien possible, et je souhaite que les Azharites s'y empressent, et j'espère y avoir moi-même quelque part. Mais c'est là une chose, et le sujet que je ne cesse de réclamer, et que je considère comme un devoir n'admettant ni ajournement ni retard, en est une autre.

Car je veux qu'al-Azhar ne retarde pas davantage qu'il ne l'a fait jusqu'ici la traduction des sens mêmes du Coran dans les langues étrangères vivantes ; car les gens du monde occidental tiennent très souvent à lire les livres sacrés eux-mêmes, dans les langues qu'ils parlent ou dans les langues étrangères qu'ils maîtrisent bien, et ils lisent la Torah et l'Évangile, et lisent d'autres livres que révèrent des peuples qui ne croient même pas aux Écritures célestes, poussés à ce souci par leur amour du savoir, leur désir de connaissance et leur aspiration à comprendre les affaires religieuses quelle qu'en soit la source. Et ils lisent de nombreuses traductions du Coran publiées depuis la fin du Moyen Âge, dont certaines continuent de se publier en ces jours mêmes. La plus récente qui soit parvenue à ma connaissance est une traduction française, publiée après la Seconde Guerre mondiale, par le savant français Régis Blachère, professeur d'arabe à la Sorbonne.

Et les auteurs de ces diverses traductions portent naturellement leurs propres responsabilités, responsabilités le plus souvent lourdes, et la seule chose que je puisse affirmer avec certitude, c'est que ces traductions ne rencontrent pas l'agrément des musulmans versés dans les sciences de l'islam, parce qu'elles s'écartent du droit chemin sur tel ou tel point — certaines se trompent dans la compréhension et se trompent dans le rendu, et certaines s'écartent de l'ordre traditionnel du Coran, causant un trouble profond dans l'âme de ceux qui les lisent — et les étrangers ne pourront jamais comprendre cette étrange position qu'adoptent les musulmans à l'égard de leur propre livre sacré, ne leur en traduisant pas les sens et ne leur en présentant aucune version à laquelle ils puissent se fier et faire confiance, alors que leur sont présentées les diverses traductions de la Torah et de l'Évangile, et tout ce qui se rattache à la Torah et à l'Évangile en fait d'études et de commentaires.

Et l'exemple que j'ai cité dans mon précédent article n'est qu'une petite chose parmi beaucoup d'autres que je ne souhaite pas aborder maintenant, de même que le Grand Cheikh n'a pas souhaité les aborder

maintenant ; je ne veux susciter aucune querelle, forte ou faible, entre musulmans et non-musulmans, mais je veux seulement que les musulmans se lèvent pour accomplir ce devoir auquel tant de non-musulmans se sont déjà attelés — la plupart avec sincérité, quelques-uns s'écartant de la sincérité — les uns et les autres s'enlisant dans une erreur qui ne profite à personne et qui nuit à l'islam et aux musulmans, intentionnellement ou non. Et l'islam est une religion qui s'adresse à tous les hommes, et non aux Arabes parmi eux en particulier, et il n'est ni naturel ni possible d'exiger des hommes qu'ils lisent le Coran dans son texte arabe s'ils veulent le connaître ; car ce serait, comme le disent les Azharites eux-mêmes, exiger l'impossible.

Qu'on leur explique donc, au moins, le Coran en traduisant ses sens dans leurs langues, afin de leur accorder ce qu'ils désirent à cet égard sans qu'ils y trouvent peine ni difficulté, et sans qu'ils s'y trouvent exposés à l'erreur, à l'ignorance ou à la déformation.

Et Son Éminence le Grand Cheikh s'accorde avec moi, je crois, pour dire que traduire les sens du Coran dans les langues étrangères n'est ni impossible ni défendu, et puisse cela ne pas être aussi malaisé que le craignent les esprits trop scrupuleux.

Car je ne veux pas transposer dans les langues étrangères ce que l'expression coranique renferme de splendeur et d'inimitable perfection ; je veux seulement donner aux étrangers, du Coran glorieux, une image fidèle qui leur en rende les sens, même si elle ne leur rend ni la splendeur de sa composition, ni la beauté de son expression, ni la maîtrise de son style.

Et dans les sens mêmes du Coran, il y a assez de splendeur et de maîtrise pour toucher les cœurs humains avec le plus grand et le plus puissant effet, et ce qu'on ne peut saisir dans sa totalité, on ne doit pas pour autant l'abandonner en son entier — comme on nous le disait à al-Azhar au temps de notre jeunesse, et comme on le dit encore, je crois, aux étudiants d'al-Azhar aujourd'hui ; et je ne voudrais pas que Son Éminence le Grand Cheikh pense que j'ai eu l'intention, de près ou de loin, de dire du mal d'al-Azhar... car je connais bien ce que je dois à al-Azhar, et je tâche de m'acquitter d'une part de cette dette autant qu'il m'est possible, et une part de cet acquittement consiste à lui rappeler ce devoir, à l'appeler à l'accomplir, et à insister auprès de lui dans ce rappel et cet appel.

Car Dieu nous ordonne d'appeler au bien, de prescrire ce qui est convenable et de rappeler le devoir, et c'est al-Azhar lui-même qui nous a appris que Dieu nous ordonne tout cela ; aussi, lorsque nous lui demandons d'accomplir ce devoir grave sans report, sans retard et sans hésitation, nous ne faisons que lui montrer que nous l'avons bien écouté, et que nous avons bien étudié, et que nous avons su tirer bon parti des leçons que nous avons reçues de lui.

Cela dit, j'espère que le Grand Cheikh voudra bien consacrer l'attention la plus grande, la plus forte et la plus sincère à la fois à la traduction des sens du Coran glorieux dans les langues étrangères, et à la composition des livres et des traités qu'il convient de composer pour faire connaître aux hommes les vérités de l'islam ; car une abondance de bien est toujours désirable et toujours appelée, et al-Azhar — Dieu en soit loué — a la capacité d'entreprendre ces deux tâches à la fois, et parmi les musulmans qui, autour d'al-Azhar, sont en mesure de l'aider, il en est qui lui répondront s'il les appelle et qui le secourront s'il a besoin de secours. Et que le Grand Cheikh ne s'irrite pas de cette phrase, où il pourrait voir de la dureté envers notre grande institution, car il se souvient sans doute qu'il y a une dureté qui fait du bien, et il se souvient aussi, sans doute, qu'il fut un temps où certains des cheikhs d'al-Azhar rendaient difficile aux non-Azharites de se mêler, de près ou de loin, au discours religieux, estimant cela réservé à eux seuls, à l'exclusion de tous les autres.

Et rien ne me serait plus cher, rien n'occuperait en moi une place meilleure, que de voir cette époque révolue, et al-Azhar al-Charif revenir à sa première largeur d'esprit, faisant le bien, le répandant, et appelant les hommes à y prendre part.

Car telle est la mission propre d'al-Azhar, à laquelle nous l'avons si souvent appelé à se consacrer tout entier, avec tout son effort, tout son temps et toute son énergie ; et quelle chose occuperait une meilleure place dans le cœur des musulmans que de voir al-Azhar se tourner vers son devoir pour l'accomplir avec la plus sincère des exécutions ?